

1924) les tensions intellectuelles qui les traversent en cette période de foisonnement créatif et de remise en cause des valeurs fondamentales de la civilisation occidentale. Manet, Courbet et Mallarmé ayant constitué, selon l'auteur, une triple rupture avec le passé, il est aisé d'observer ensuite les stratégies des créateurs par le biais des titres choisis, premières instances de communication faisant jouer l'énonciation, la métaphore, la disjonction (cf. « Conclusion », pp. 225-229). De toute évidence, la question du langage traverse toute l'étude.

La recherche se structure en six axes, six chapitres ou six rencontres significatives : « Alfred Jarry et Paul Gauguin, la naissance de la disjonction » (pp. 35-72) ; « L'Énonciation synthétique, Émile Zola et Paul Cézanne, vers l'œuvre tardive » (pp. 73-98) ; « Disjonction, énonciation synthétique et métaphore. Gide et Matisse » (pp. 99-125) ; « Apollinaire et Picasso. Énonciation synthétique et possibilité de la métaphore » (pp. 127-164) ; « Reprise de la disjonction, Picabia et Tzara » (pp. 165-195) ; « André Breton et Max Ernst, la disjonction et son envers » (pp. 197-224). On trouvera une trentaine de reproductions de Watteau à Ernst en passant par Courbet, Manet et tous les peintres cités, encartées entre la page 126 et la page 127 ; quant à la « Bibliographie », elle se situe pp. 231-246, avant les « Remerciements » (pp. 247-248), les « Crédits » (p. 249) et la « Table des matières » (pp. 251-253).

Catherine Gravet

– Catherine Gravet et Katrien Lievois édit., « La Littérature belge francophone en traduction », *Parallèles*, n° 32/1, avril 2020, 207 p.

La traduction de la littérature francophone belge n'a pas encore fait l'objet de nombreuses études spécifiques. Le numéro de la revue *Parallèles* 32(1) 2020 consacré à ce sujet et dirigé par Catherine Gravet et Katrien Lievois comble donc une lacune criante.

En 2016, C. Gravet, en collaboration avec B. Costa, avait déjà dirigé l'ouvrage collectif *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes* (Mons, Université de Mons, 2016) qui, d'une part dressait le portrait de traducteurs de littérature belge et d'autre part retraçait le contexte du processus traductif. Plus récemment, en décembre 2018, C. Gravet, en collaboration avec K. Lievois, a organisé le colloque international *La Traduction de la littérature belge francophone* (Université de Mons, 13-14 décembre 2018) qui a poursuivi efficacement la réflexion autour de ce sujet. Le numéro de *Parallèles* s'inscrit donc dans une continuité de recherche tout en lui apportant des éléments inédits.

L'essai introductif écrit par C. Gravet et K. Lievois est très dense (pp. 3-

27). Loin de se limiter à résumer de manière descriptive les articles du numéro, il met en avant les questions de recherche variées et complexes qui sont au cœur de l'ouvrage. Tout d'abord, la définition du corpus est déjà problématique en soi. En effet, il n'est pas évident de considérer l'histoire des lettres *belges* plutôt que françaises. En faisant référence aux études capitales des précurseurs Marc Quaghebeur et Jean-Marie Klinkenberg qui datent des années 1980, les deux éditrices mettent en valeur dans le corpus choisi la culture et pas seulement la langue (vu que le français est un choix évident ou obligé dès la création de l'État belge, en 1830).

Le portrait de l'écrivain / écrivaine francophone belge dressé par C. Gravet et K. Lievois est celui d'un auteur à statut doublement précaire, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays. D'une part, il/elle se sent toujours ballotté entre deux cultures (belge et française) et une seule langue ; d'autre part, il/elle est souvent perçu comme « français » au niveau de la réception étrangère. En plus, la « question intra-belge » entre belges francophones et belges néerlandophones complique son statut et, depuis des années, la catégorie d'« écrivain belge francophone » s'est élargie en accueillant de « nouveaux belges » comme les écrivains congolais ou ceux d'origine italienne.

Après avoir abordé le statut si problématique de la « littérature belge francophone », les éditrices se focalisent sur sa traduction, conçue comme « moyen de réception et de transfert culturel ». Un point de force de l'article introductif (et des articles parus dans le numéro) est justement l'idée de traduction. Elle est envisagée comme un processus fluide et dynamique qui concerne le noyau autour du texte source et le noyau qui se crée autour du texte cible. Dans ce réseau, les agents et les acteurs (les éditeurs, les traducteurs, par exemple) jouent un rôle décisif, comme l'ont suggéré Heilbron & Sapiro et Gouanvic. Une approche, qui se révèle particulièrement féconde dans un pays multiculturel comme la Belgique.

À l'aide des outils de la sociologie de la littérature et de la traduction, C. Gravet et K. Lievois essayent de décrypter les raisons du manque de visibilité à l'étranger de la littérature belge dans son intégralité et elles avancent l'hypothèse de « l'absence d'une politique institutionnelle cohérente et durable » (p. 7). Certes, il y a de notables exceptions (par exemple, Passa Porta, la « maison internationale des littératures de Bruxelles », ou le Collège européen des traducteurs de Seneffe qui accueille des traducteurs qui travaillent à la traduction d'un ouvrage issu des lettres belges francophones), cependant, les institutions « se montrent conscientes de l'importance de la traduction dans la diffusion et la promotion d'une littérature mais ne semblent pas disposés à fournir les efforts nécessaires en l'occurrence » (p. 16).

Si la traduction de la littérature belge francophone se limite ainsi à des

cas isolés, quelles sont les motivations qui ont déterminé la traduction ? La liste dressée par C. Gravet et K. Lievois ne se veut pas exhaustive mais elle a indiscutablement le mérite de mettre en valeur les raisons les plus importantes : des « affinités électives » comme celles entre le symboliste Émile Verhaeren et l'écrivain autrichien Stefan Zweig ; un choix militant, féministe, comme l'a fait Monika Schlitzer en traduisant en allemand les romans de Madeleine Bourdouxhe (1906-1996) ; une complicité intellectuelle entre auteur et traducteur comme celle entre Jean-Philippe Toussaint et ses traducteurs rencontrés à l'occasion du Collège des traducteurs de Seneffe ; un prix (français ou international) remporté par un auteur belge ; une adaptation cinématographique ou télévisuelle de grand succès (on pense notamment à la série *Maigret*), etc. Mais une question – très subtile et complexe à la fois – reste ouverte, comme le soulignent C. Gravet et K. Lievois : la « belgitude » est-elle un critère à tenir en compte dans l'explication de choix traductif ?

L'application des notions de « centre » et « périphérie » est de grand intérêt, souvent employées dans l'étude de la littérature belge francophone, à l'étude aussi de sa traduction. En effet, cette littérature est périphérique par rapport tant au centre franco-français qu'aux genres choisis, comme le polar ou la bande dessinée. Dans le domaine traductologique, il serait ainsi question d'aborder l'analyse dans des langues « centrales » et « périphériques ».

La sociologie de la traduction, nous l'avons dit, est un point original et efficace du numéro mais les auteurs n'ont pas adopté une approche dogmatique. Les méthodologies sont variées ; les outils de la traductologie se combinent à la stylistique comparée, à l'analyse textuelle et, dans un cas, à la sémiotique de la traduction.

Les articles pourraient se diviser en deux sections. La première accueille les études qui font le point sur la visibilité de la littérature belge en général dans des pays « périphériques » comme la République tchèque (J. Šotolová, pp. 28-50), la Suède (M. Cedergren, pp. 51-67) et le Danemark (L. Verstraete-Hansen, pp. 68-82). Ces trois articles sont riches en termes de données quantitatives, comme le montrent les diagrammes et les tableaux de l'histoire des traductions qui accompagnent les textes. Dans un cadre théorique plus vaste, qui inclut Bourdieu, Casanova et Halen, le « contexte » sociopolitique et culturel de la langue de départ et de la langue d'arrivée est au centre de ces interventions. Une attention particulière est portée au paratexte éditorial avec la reproduction des couvertures de livres qui orientent la lecture du texte traduit.

La deuxième partie concerne la traduction d'un seul auteur ou d'une seule œuvre de la littérature belge francophone.

À cet égard, les interventions de K. Henry & W. Hoa (pp. 83-102) et de K. Peeters (pp. 103-119) sont remarquables pour leur originalité. La pre-

mière décortique l'introduction de Maurice Maeterlinck dans la Chine Républicaine ; la seconde étudie la récente retraduction d'*Escal-Vigor* de Georges Eekhoud réalisée par Katelijne De Vuyst (2014) qui le présente comme un auteur de la littérature gay, au-delà de toute frontière nationale.

Si T. Dimitroulia & L. Marcou (pp. 120-139) retracent de façon très détaillée la réception grecque de Georges Simenon et celle de Stanislas-André Steeman, en les étudiant dans leur rapport avec la littérature populaire néo-hellénique, S. Kálai (pp. 140-153) se focalise sur la réception hongroise du célèbre héros Maigret, en s'appuyant sur une quantité massive de données récoltées.

Dans le domaine simenonien, on trouve également l'article de S. Öztürk Kasar (pp. 154-175) qui analyse les deux traductions turques du roman intitulé *Les Gens d'en face* par le biais de la sémiotique de la traduction. Cette nouvelle approche complète la mosaïque méthodologique du numéro de nouveaux éléments.

Passant à une autre langue périphérique, C. Nannoni (pp. 194-207) retrace l'accueil de Nicole Malinconi en italien. Avec une argumentation rigoureuse, elle avance l'hypothèse que l'appareil péritextuel si dense qui introduit les livres a parfois « étouffé » les textes de l'écrivaine tout en décourageant le public italien.

Dans un numéro consacré à la littérature belge au sens large du terme, un article sur *Tintin* en différentes langues (néerlandais, portugais, espagnol, anglais) ne pouvait pas manquer. L'analyse de R. Grutman (pp. 176-193) révèle un noyau autour de la traduction de *Tintin* dans lequel les intermédiaires (éditeurs et traducteurs) jouent un rôle capital.

De ce rapide aperçu, il ressort que plusieurs questions restent ouvertes. Par ailleurs, de nombreux articles sont présentés comme des travaux en cours, des analyses sur un corpus restreint susceptible d'être élargi. Il ne s'agit pas d'une faiblesse, mais d'un atout qui montre que le chantier de la littérature belge francophone en traduction est largement ouvert, plein de pistes de recherche à exploiter (par exemple, l'autotraduction des auteurs belges au départ néerlandophones, la possibilité d'élargir l'enquête traductologique à d'autres domaines comme la chanson). En conclusion, il ne reste plus aux traductologues de tous les pays qu'à se mettre au travail.

Thea Rimini

– Richard Griffiths, *Essais sur la littérature catholique (1870-1940), pèlerins de l'absolu*. Paris, Classique Garnier, « études romantiques et dix-neuviémistes », 2018, 285 p.